

La pire nuit de mes neuf vies de chat a commencé avec un reste de poisson. Tu trouves peut-être ça étrange, chaton, mais nous autres chats aimons le poisson, n'est-ce pas ? Et, comme je vivais dans un pub qui proposait des repas sur le pouce pour ses clients humains, je mangeais beaucoup de restes, à l'époque. En fait, le problème de cette nuit-là n'est pas né du poisson en lui-même... Ce fut ce qui arriva après, alors que je m'étais endormi sur ma chaise préférée, près de la cheminée.

Cesse de courir après cette mouche, si tu veux que je te raconte cette histoire ! C'est un récit bien long et un peu effrayant pour un chaton comme toi, mais je suis sûr que tu pourras en tirer une leçon si tu m'écoutes attentivement. Voilà, je préfère ça.

Bon, où en étais-je ? Oui : je dormais sur ma chaise et je me suis réveillé brutalement, en pleine nuit. Une horrible odeur envahissait tout le pub et quelque chose m'irritait le nez et la gorge. J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait de fumée parce que j'avais déjà senti ce genre d'odeur, parfois, quand mon humain George allumait le feu pour rendre le bar plus accueillant pendant les soirs d'hiver. Seulement, quand il faisait cela, la fumée montait toujours dans la cheminée ; elle n'envahissait pas la pièce

de cette manière. J'ai eu besoin de quelques minutes pour m'habituer à ce brouillard nauséabond et tenter de voir ce qui se passait. Bien sûr, j'ai toujours eu une très bonne vision de nuit, mais la fumée me piquait les yeux. J'ai bâillé et me suis étiré – comme nous le faisons toujours après une sieste – et, la gorge de plus en plus irritée, j'ai commencé à tousser, à m'étouffer. C'est alors que je les ai vues : de grosses flammes orange qui léchaient les rideaux et des pluies d'étincelles qui retombaient sur les chaises les plus proches.

Terrifié, j'ai lâché un miaulement aigu. Du moins, j'ai essayé, mais je n'ai réussi à pousser qu'un petit cri étranglé avant de me remettre à tousser. J'ai bondi de ma chaise et me suis précipité vers l'escalier de l'étage, vers la grande chambre ouverte sur le jardin où dormait George. Heureusement, il avait laissé sa porte ouverte, au cas où je me serais réveillé dans la nuit et que j'aurais décidé de venir lui tenir compagnie sur le lit. Je lui ai donc sauté dessus et lui ai donné de petits coups de patte sur les joues pour le réveiller. En dépit de ma toux, je lui ai miaulé aux oreilles le plus fort possible – ce qui parut suffisant, car, bien vite, il a bondi dans le lit avec un petit cri de surprise.

— Oliver ! a-t-il hurlé d'un air agacé.

Il ne m'appelait par mon nom complet que quand j'avais fait des bêtises.

— Qu'est-ce que tu... ?

Au même moment, il dut sentir la fumée, car il s'extirpa de sa couverture avec un nouveau cri :

— Oh mon Dieu ! Au feu, au feu !

Nous étions seuls dans la maison et je ne comprenais pas vraiment pour qui il criait comme ça, mais j'étais bien soulagé qu'il se soit réveillé si vite. Il attrapa son téléphone

portable, sur la table de chevet, et sa robe de chambre accrochée au dos de la porte avant de se précipiter au rez-de-chaussée. Je le suivis en courant. Hélas, les flammes orange avaient gagné du terrain et commençaient à carboniser la rambarde, envoyant des étincelles brûlantes dans tous les sens et lâchant de gros nuages de fumée noirs.

J'ai descendu les dernières marches comme si j'étais pourchassé par deux dobermans.

— Sors, Ollie, vite ! hurla George avant de se mettre à tousser aussi fort que moi.

Il déverrouilla la porte d'entrée, et l'air froid du dehors s'engouffra à l'intérieur, provoquant une vraie éruption dans le bar. L'escalier s'écroula dans notre dos dans un tel vacarme que j'ai bondi dehors et j'ai couru à en perdre haleine à travers le parking pour me réfugier sous un buisson, de l'autre côté, près de la route. De là, je voyais George, dans son pyjama à rayures, sa robe de chambre toujours à la main. Il la jeta par terre et pianota furieusement sur son téléphone portable avant de crier dans le micro :

— Au feu ! Le Foresters' Arms ! Le pub est en feu !

Je suis resté tassé sous mon buisson, horrifié par le feu qui atteignait à présent le toit, puis la réserve de bois, près de la cuisine, qui s'embrasa dans un grand « woosh ». Les flammes s'étendirent ensuite à la barrière, puis à une série de gros tonneaux alignés derrière la mairie, à côté. Il y eut alors une explosion assourdissante qui me fit sursauter violemment, et le feu forma une énorme boule incandescente qui illumina le ciel noir.

L'espace d'un instant, je restai là, figé de terreur. J'avais l'impression qu'au moins l'une de mes neuf vies arrivait à sa fin. Des gens sortaient de leurs maisons en courant, criant, cherchant George, l'enveloppant de sa robe de

chambre et de nombreuses couvertures – comme s’il ne faisait pas assez chaud, avec ce gigantesque feu. À ce moment, pour rendre cette catastrophe encore plus terrifiante, deux immenses camions de pompiers arrivèrent, toutes sirènes hurlantes, et s’arrêtèrent sur le parking, juste à côté du buisson sous lequel j’étais tapi. Je sais bien que j’aurais dû rester pour m’assurer que George allait bien, mais mes instincts de chat ont pris le dessus et m’ont soufflé que j’avais intérêt à partir de là au plus vite. Je n’en suis pas très fier, mais j’avoue que j’ai déguerpi sans demander mon reste, abandonnant mon humain et ma maison...

Quand j’ai enfin fini de courir, j’étais au milieu de la forêt, de l’autre côté de la route. Je jetai un coup d’œil par-dessus mon épaule, entre les troncs, mais je ne voyais plus ni le pub ni les flammes. Les arbres étaient trop hauts et trop denses... Je compris alors que je m’étais enfoncé plus loin que jamais dans la forêt. Mon cœur battait encore furieusement, refusant de se remettre de cette épreuve et de ma course folle dans le bois. Je tendis l’oreille attentivement, mais je ne pus entendre que le souffle du vent dans les branches et le hululement d’une chouette au loin. Il faisait si froid... Je commençai alors à me sentir perdu et triste, tout seul dans cette forêt immense. Tout ce que je voulais, c’était retourner sur ma chaise, roulé en boule sur mon coussin confortable, endormi et plongé dans mon rêve préféré : chasser des souris. Mais j’avais trop peur pour revenir sur mes pas. Au même moment, alors que je me tenais là, écoutant le vent et la chouette, tremblant comme une feuille, j’entendis soudain une seconde explosion plus violente encore que la première en direction du pub. Terrorisé, je bondis en haut de l’arbre le plus proche,

jusqu'à l'une de ses plus hautes branches, à laquelle je m'agrippai pour résister au vent qui me ballottait d'avant en arrière.

Tu sais, quand tu grandiras et quand tu deviendras un gros chat, tu apprendras que le meilleur moyen de fuir une situation angoissante est de s'en éloigner le plus vite possible et de s'endormir. J'ai souvent entendu les humains dire qu'ils perdent le sommeil quand ils sont inquiets au sujet de quelque chose. Heureusement pour nous, les chats ne souffrent pas de cette maladie. Cette nuit-là, j'étais si bouleversé par le choc qu'une fois en sécurité dans la fourche confortable des branches, j'eus beaucoup de mal à garder les yeux ouverts. Il n'y avait plus de bruit, à présent, et même si je pouvais encore voir un halo rouge effrayant dans le ciel, en direction de mon pauvre vieux pub, la lueur du feu s'éteignait peu à peu. Le vent se mit à souffler moins fort et me berça avec douceur, me rappelant mes nombreuses siestes dans le fauteuil à bascule, dans l'arrière-cuisine du pub. Je fermai les yeux et me mis à rêver que George venait me chercher et me portait dans ses bras jusqu'à la maison.

Quand je me réveillai, le jour était levé, et des oiseaux chantaient. Je me levai, m'étirai longuement, oubliant où j'étais, et manquai de tomber de l'arbre. Heureusement, je sortis les griffes sans réfléchir et restai un moment accroché à ma branche du bout des pattes, le cœur battant, avant de réussir à remonter dessus. Ne désirant pas voir les oiseaux se moquer de ma maladresse, je me mis immédiatement à ma toilette pour bien leur montrer que cet instant de ridicule ne m'embarrassait pas le moins du monde. Ce fut à ce moment, en plein mouvement, que je vis quelque chose au pied de mon arbre : un renard !

Chaton, j’imagine que tu n’es pas encore assez vieux pour avoir vu un renard, mais laisse-moi te dire que tu devrais te méfier d’eux. Si tu penses que les chiens sont terrifiants, tu n’as encore rien vu ! Les renards n’ont même pas d’humains pour s’occuper d’eux, contrairement aux chiens, et ils font partie de nos pires ennemis. Ils sont presque aussi dangereux que les voitures. Au moins, les voitures restent en général sur les routes, et il est facile de les éviter pour qu’elles ne nous attaquent pas. Mais les renards, eux, se faufilent et nous tombent dessus par surprise. Ils savent entrer dans les jardins et se promènent aussi dans les rues comme nous et, s’ils te voient, ils te pourchassent sans pitié avec leurs sourires cruels et satisfaits. Il n’existe qu’un seul moyen de leur échapper : grimper au sommet de l’arbre le plus proche. Ainsi, même si mes poils se hérissèrent instantanément sur mon dos quand je vis cette créature vicieuse au-dessous de moi (tu t’en doutes), je restai calme, sachant que j’étais au meilleur endroit. La bête ne pouvait pas m’atteindre. J’étais même si soulagé que je me laissai aller à fanfaronner un peu, gonflant la queue, grondant et crachant dans sa direction. Je m’oubliai à tel point que je manquai de tomber une nouvelle fois et décidai que mes désirs de bravade ne valaient pas le risque de tomber de mon perchoir et d’atterrir sur le monstre.

Je me pelotonnai donc à nouveau dans le creux de ma branche, m’étirai et m’installai de manière à pouvoir garder un œil sur le renard. Clairement, il était de plus en plus agacé d’être incapable de m’attraper, de grimper jusqu’à moi. Il faisait les cent pas au pied de l’arbre, faisait le tour du tronc dans un sens, puis dans l’autre, sans jamais me quitter des yeux. Ses petits yeux sombres me regardaient comme j’avais toujours regardé les gamelles de délicieuse

nourriture que George me donnait, chaque jour – et cela me fit frémir. Le moindre geste mal assuré, sur cette branche, m’enverrait tout droit en bas et, alors, je risquais de devenir son dîner. À mon grand soulagement, après avoir continué son petit manège pendant des heures (en tout cas, c’était l’impression que j’eus), le stupide renard dut se lasser. Il s’allongea par terre, roulé en boule comme un chiot, et s’endormit. J’avais droit à quelques instants de répit et décidai que la meilleure chose à faire était de profiter de ce moment pour faire une nouvelle sieste.

Quand je m’éveillai de nouveau et le vit toujours là, au pied de l’arbre, sur le qui-vive, je compris alors trois choses d’un seul coup. Premièrement : je n’avais pas eu de petit-déjeuner et j’avais vraiment très, très faim. Deuxièmement : je ne savais plus dans quelle direction était ma maison. J’avais perdu son odeur et il n’y avait plus ni lueur rouge ni fumée sombre dans le ciel pour me guider. Et troisièmement : tant que ce renard ne serait pas décidé à bouger, j’étais coincé ici. Si jamais j’essayais de sauter sur un autre arbre, il se contenterait de me suivre ; et je ne pouvais pas non plus retrouver la terre ferme s’il restait ici. Et le renard n’avait pas l’air prêt à abandonner sa traque...

Je repensai alors à George, à ma chaise, à la chaleur du pub et à ma gamelle remplie de poisson ou de poulet ; je pensai aussi, sans pouvoir m’en empêcher, à des chatons. Même les grands chats adultes comme moi peuvent pleurer, parfois, tu sais. Je restai donc assis sur ma branche et me mis à miauler misérablement tout seul tandis que le renard, au pied de l’arbre, se léchait cruellement les babines. Et je me demandai si j’avais encore une chance de revoir George ou ma maison si confortable.